

# «Ce soir, au Stalden...»

ERIC BULLIARD

«Le regard d'une femme en passant vous agite.»  
Victor Hugo

Je n'arrive pas à croire qu'elle ne m'ait pas reconnu.

Mes cheveux blancs, bien sûr, toutes ces années depuis la dernière fois. Combien, déjà? Cinquante? Bientôt soixante, plutôt. Moi, je n'ai eu aucun doute. Sauf son prénom: Sandrine ou Sabine?

Elle m'a regardé, une fraction de seconde, en plissant les yeux face au soleil, avant de lâcher un «bonjour» machinal. Politesse de pure habitude, qui ne laisse pas espérer autre chose. Non, n'allez rien imaginer, ce «bonjour» restera creux, il ne vous permettra pas de rebondir, il ne contient aucun sous-entendu du type «il me semble qu'on se connaît, non?» Un «bonjour» cruel de banalité, qui ne mérite même pas qu'on ralentisse l'allure. Un «bonjour» de petite ville, de ceux que l'on distribue généreusement à tous les gens que l'on croise, parce qu'on les croiera encore, demain peut-être, et il ne faudrait surtout pas qu'ils s'imaginent qu'on les regarde de haut. Elle m'a dit «bonjour», comme elle le dit au boulanger, à la voisine, au balayeur. A tous les inconnus.

J'ai hésité, je me suis retourné. C'est elle, je sais que c'est elle, tout me crie que c'est elle, j'ai vu ses yeux verts, sa bouche en cerise – «comme une star des années 1920», on lui disait –, cette chevelure à peine moins flamboyante, ce pas décidé, cette silhouette que les ans n'ont pas osé épaissir. C'est elle, l'allure toujours aussi fière, je la vois de dos, maintenant, un peu penchée par le poids de la valise dans sa main gauche. Elle revient de voyage, peut-être rentre-t-elle pour la première fois après toutes ces années, elle qu'on prétendait bohème, disparue on ne savait plus où. Elle qui ne nous connaissait plus.

J'ai profité de ma surprise pour reprendre mon souffle. Je la regarde s'éloigner. J'aurais dû l'appeler, il est déjà trop tard. Sabine ou Sandrine? J'ai hésité et je me suis tu, encore une fois, comme toujours, me maudissant de me taire et ne pouvant faire autrement, ne sachant que me contenter de cet espoir infantile: si je le veux assez fort, elle sentira mon silence sur son épaule et finira par se retourner. Ses talons claquent sur le pavé sec, elle paraît accélérer, pressée de rejoindre l'ombre humide de l'Auge.

Je reprends la montée de ces marches curieusement aplaties: si vous les prenez l'une après l'autre, elles semblent trop minces, vous n'avancez pas. Deux par deux, elles sont trop larges, je n'ai plus le souffle. Deux fois par semaine, au minimum, depuis des dizaines d'années, et je ne me suis jamais habitué à cet escalier.

J'ai l'impression de me pencher un peu plus chaque jour, les yeux sur le bout de mes chaussures. Elles auraient besoin d'un coup de cirage. Je crois que je n'en ai plus. Ça s'achète où, de nos jours, le cirage? J'ai ouvert mon vieux foulard de soie, enfoncé mes poings dans les poches pour éviter la tentation de la main courante. Je penche de plus en plus, mais je garde la fierté des presque vieillards. Le tiède soleil d'arrière-automne me pousse doucement, comme s'il me prenait en pitié. J'apprécie ses encouragements.

Sabine, c'était Sabine, comment ai-je pu douter de ce prénom? La mémoire, mon Dieu, la mémoire... C'était Sabine, bien sûr, et elle ne m'a pas reconnu. Elle s'est contentée d'un regard, d'un «bonjour» vide venu me rappeler que j'ai changé, que les années ont blanchi ma chevelure et attiré ma tête vers le sol. Que je suis devenu n'importe qui.

Sabine.

Un jour, elle a disparu. On l'imaginait réaliser ses rêves, d'autres assuraient qu'elle allait dériver, de galère en galère, vous allez voir qu'elle rentrera, quand elle en aura marre de faire la manche. Personne n'en savait rien, mais on se plaisait à croire l'un ou l'autre. La carrière ou la dêche, peut-être avait-elle les deux, mais, en tout cas, on n'a jamais vu son nom dans les journaux, les magazines. Au bout d'un moment, on a cessé de chercher. Certains pensaient qu'elle avait pu changer de nom, ils font ça, parfois, les artistes.

Elle avait toujours assuré qu'un jour elle partirait, il ne fallait pas s'en étonner, parce que la vraie vie est ailleurs et qu'elle nous tend les bras, vous le savez bien, vous aussi, il suffit d'oser. Elle le disait en vous fixant dans les yeux. Elle était la plus éclatante de nous tous, la plus enflammée. Quand elle ne riait pas dans la fumée de nos caves où l'on croyait humer un air de Saint-Germain-des-Prés, elle s'asseyait à sa table du Tirlu, à la terrasse des Tanneurs, ou, l'été, au bord de la Sarine, vers le pont du Milieu. Elle sortait son carnet et griffonnait trois vers, deux pensées, une esquisse de portrait. Je dois encore avoir quelque part celui qu'elle a fait de moi, sur une page déchirée d'un cahier quadrillé, la pipe à la bouche, avec le fourneau tourné vers le bas, parce que j'avais lu que Rimbaud la fumait ainsi.

Je n'en reviens pas que j'aie pu oublier son prénom. Sabine. Ce Sabine qui m'a fait souffrir comme on peut souffrir quand on ne connaît rien de la vie. Ce Sabine que j'ai rêvé, que j'ai pleuré, que j'ai fini par oublier. Parce qu'il le fallait, parce que les années, parce que le travail, parce que d'autres filles et puis Nathalie, ma Nathalie. Je n'y pensais plus, à Sabine, à ses rêves qui étaient aussi les nôtres, mais que nous avons su garder à leur place, entre les illusions et les chimères. Elle est partie, elle a disparu, personne n'a osé demander des nouvelles à sa mère. De toute façon, elle savait où nous trouver. Sabine, si elle le voulait.

Les autres, les copains, j'ai continué de les croiser, au marché ou à l'apéro, d'abord régulièrement et puis de temps en temps. Parties de cartes et rigolades, qui se sont espacées, jusqu'à ce que l'on se retrouve deux fois par année à la Saint-Nicolas et au Carnaval. Et puis une année sur deux, où nous ne parlions plus que de la météo, de Gottéron ou de nos gosses. De nos petits-enfants, finalement.

Jamais de Sabine.

J'accélère mon drôle de pas sur ces marches qui semblent hésiter à m'emmener vers l'insipide Bourg, ses rues vides et le bruit feutré de son trafic.

Je me rends compte, tout à coup, que je ne connais plus personne à qui je pourrais dire: «Ce soir, j'ai croisé Sabine au Stalden.»

## biblio

L'Adieu à Saint Kilda

Editions de l'Hébe, 2017.

## bio

Né en 1970 à Fribourg, Eric Bulliard a suivi des études de lettres, conclues par un mémoire sur le poète vaudois Edmond-Henri Crisinel. Il est ensuite entré à la rédaction du journal *La Gruyère*. Responsable de la rubrique Culture, il s'intéresse essentiellement à la littérature, au théâtre, à la musique.

En 2010, il a signé une histoire du Théâtre des Osses, (*Givisiez, vingt ans après*). Trois ans plus tard, il publiait, avec Christophe Dutoit, *Naissance d'un classique*, qui racontait la genèse de célèbres œuvres littéraires, musicales, picturales... Avec l'écrivain et éditeur Michaël Perruchoud, il est aussi à l'origine de *Je ne laisserai jamais dire que ce n'est pas la plus belle chanson du monde*, un blog décliné en deux livres (Editions Cousu Mouche, 2014 et 2018).

Son premier roman, *L'Adieu à Saint-Kilda*, a reçu le prix Edouard-Rod 2017, le prix littéraire SPG 2018 et le prix de la Fondation littéraire Régis de Courten 2019. Le livre évoque une communauté isolée au large de l'Ecosse: les 36 derniers habitants ont été évacués, à leur demande, en 1930. Il a été traduit en italien (*L'Addio a Saint-Kilda*, 21Lettere, 2019).

Au Salon du livre romand de Fribourg, en 2019, Eric Bulliard a fait partie des huit auteurs qui se sont relayés durant cinquante heures pour écrire un roman, dans une ancienne cabine téléphonique. Le livre, *L'Altitude des orties*, vient de paraître aux Editions Cousu Mouche. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)  
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].



PHOTO  
INÉS GAULIS